

À Bernie,
À Magguie et Joël,
Aux enfants de la chance,

Ont contribué à cet ouvrage :
toutes les auteurs qui m'ont offert
le voyage,
depuis mon enfance
jusqu'aux temps de la sagesse.

Merci aussi à Bernie Le Gall
pour la magnifique couverture.

Merci à lui surtout pour l'énergie que nous
avons partagée à créer en D.D. un projet de
dessin animé n'ayant pas encore de producteur
parce que *"les problèmes des enfants dans le monde ne
sont pas vendeurs"*.

Enfin, si la boutique du Vieux avait été
dessinée par Bernie, initialement située à Paris, je
dois l'adaptation marseillaise de ce lieu au
magasin de Tom, rue des Petites Maries à
Marseille.

One Love, my friends.

"L'espoir existe en quantité
éternellement inconnue."

William T. Vollman
Pourquoi êtes-vous pauvres ?

CHAPITRE 1

Un ciel turquoise sans air ni nuage, seulement empli d'un vacarme de plus en plus assourdissant me surplombe la tête. Manque de chance pour un premier voyage, au Mexique, je subis de plein fouet l'inadaptation à la vie grouillante d'une toute petite ville frontrière ! Une ville dans laquelle je viens juste d'atterrir. Comme largué d'un avion sans aile, un coucou que l'on aurait oublié d'équiper de parachutes.

Bien que je ne sois pas tombé de très haut, Hippocampe, mon pilote extravagant, m'a tellement stressé pour débarquer que j'ai bondi en fermant à moitié les yeux, inconscient des deux mètres de vide qui me séparaient du sol.

Quand je dis le sol, il aurait été plus correct d'évoquer la réalité en parlant de toit. Car, je me trouve maintenant sur l'avancée du toit d'un bâtiment dont je ne distingue pas la façade. Toutefois, il m'est fort possible de l'imaginer en arcades, si je me réfère à l'ensemble de celles que je vois clairement en face de moi.

Comme j'ai un peu fréquenté certains Yamakazi de Marseille en essayant à maintes reprises d'imiter leurs exploits, mes baskets ont encaissé le saut. Mes

genoux ont suivi le mouvement me propulsant instantanément en un roulé-boulé sur le plat de cette avancée sur laquelle je reste allongé pour récupérer quelques forces. A l'instinct, je me rapproche du bord. J'observe l'agitation de la rue. Comme Geronimo avant de lancer un raid sur un village de péons.

Ce que je découvre vaut le déplacement ! Les vieux paysans mexicains de mes westerns préférés ont cédé la place à de jeunes gangmen tatoués, armés, dont le territoire est visiblement constitué par l'avenue principale de Chihuanita.

A vue de nez, j'en compte au moins une bonne vingtaine, sapés chemise de soie à manches courtes, bijoux en or et lunettes de soleil. Ils occupent les lieux en gueulant, en faisant hurler à tue-tête les klaxons de leurs grosses bagnoles américaines décapotables, en fracassant des bouteilles de bières sur les murs lézardés des habitations riveraines. Un ruisseau de mousse commence même à se dessiner sur la poussière de la rue.

Rien ne m'incite à descendre de mon perchoir. D'autant que des claquements brefs de plus en plus rapprochés me convainquent de m'aplatir au maximum

afin de me rendre aussi invisible qu'un lézard. Pas besoin d'être chaman pour deviner que ce que j'entends correspond à des coups de feu.

Indubitablement, une ou plusieurs armes automatiques.

Il flotte dans l'air mexicain comme une vieille odeur de poudre.

J'aurais grandement apprécié la présence d'Hippocampe. Malheureusement, il a disparu. Envolé le bel Hippocampe ! Me voilà donc seul, pratiquement abandonné à mes pensées, me triturant les méninges pour trouver une solution de repli afin de redescendre à terre en évitant la horde sauvage aux débordements douteux. N'ayant ni l'âge ni l'envie de consommer de la bière, aucun besoin de trinquer avec eux ne me torture.

La plate-forme sur laquelle je me suis allongé n'offre pas des dimensions gigantesques. A peine de quoi garer une Mustang rouge qui aurait été du meilleur effet si le propriétaire de l'endroit avait eu un peu de goût pour attirer le chaland. Car je découvrirai bientôt que je me suis tout simplement posé au-dessus de l'entrée d'une cantina.

Derrière moi, le mur apparaît bien trop haut pour que je l'escalade. De belles

tuiles bien rouges brillent de chaque côté, sur le toit en pente qu'il m'est impossible d'atteindre, même en m'élançant comme un puma.

Poussé par l'atavisme de l'Indien qui sommeille en moi, je décide d'agir à sa manière.

Je ne sais pas comment vous auriez procédé à ma place. Avec courage, certainement ! Pour ma part, malgré l'inconfort flagrant de ma situation, je m'assoupis quelques secondes.

Au fait, moi c'est D.D ! Ne cherchez pas à savoir ce qui se cache derrière ces deux lettres. Je trouve ça déjà difficile à porter, alors à expliquer, c'est encore pire à chaque fois. J'ai beau être au collège depuis deux ans, personne ne prononce jamais mon double prénom en entier. En début d'année, un ou deux profs ont bien essayé de me nommer comme il apparaissait sur la liste. Mais rapidement, ils se sont lassés pour prendre l'habitude de tous les autres : juste D.D. prononcé "Dédé".

Tu parles ! Quand j'ai vu la pub dans laquelle un cochon arborant le même patronyme conseillait de le gratter, j'en ai vraiment voulu à ma mère. Quelle idée

d'affubler ainsi son fils de deux mots navajos ! Une langue que personne ne pratique, hormis les Navajos et les code-talker pendant la Seconde Guerre Mondiale.

Ma mère n'était même pas née à cette époque, donc ça ne venait pas de là. En fait, elle a eu cette idée lorsqu'elle finissait son doctorat en ethnologie, aux Etats-Unis d'Amérique, pas loin de Flagstaff, où je suis d'ailleurs né. Maintenant, pour vous mettre dans la confiance, la signification en serait Sang Turquoise.

Alors là ! Imaginez-vous dans la cité dans laquelle je vis, si je devais crier sur les toits la traduction de ce prénom abracadabrantique ! Si vous ne parvenez pas à visualiser les effets néfastes de cette révélation, moi, je les redoute.

Quant à penser que je pourrais pirouetter au milieu de cette bande de desperados avinés en leur hurlant dans mon plus bel espagnol : "Holà, hombres ! Je suis Sang Turquoise, le Marseillais !", cela dépasse trop mon entendement.

À quel moment me suis-je éveillé ? Je ne saurais vous dire. J'ai ouvert les yeux lorsque le bruit a brusquement cessé. Ou

plutôt, juste un petit peu avant, lorsque des voix ont hurlé " Policia ! Policia !".

Aussitôt, la rue a connu une désertification fulgurante. Dans un concert de boîtes de vitesses chauffées à blanc, l'avenue principale de Chihuanita a repris le rythme ordinaire de l'heure bénie de la sieste.

Plus une voiture, plus un cri ! Pas la moindre balle d'arme automatique ne tente à nouveau d'infliger au ciel des blessures immortelles !

Seul le bruit d'un l'hélicoptère dans le lointain a fracassé le silence en se rapprochant de nous. Tout au moins de moi, car j'ai la terrible sensation d'être un naufragé solitaire sur un minuscule îlot baigné par le soleil du Mexique.

Nul doute que si je ne réagis pas dans la minute qui suit, je risque fort de ne pas terminer ce voyage dans des conditions optimales. Je comprends bien l'Espagnol. Je le pratique aussi. Ayant entendu crier un mot à peu près identique dans toutes les langues, je devrais me sentir rassuré.

Cependant, sans passeport, avec mes cheveux mi-longs, ma peau tannée, mon jean usé, mon débardeur Che Guevarra et ma sacoche en bandoulière, rien ne me permet d'espérer une clémence

quelconque de la part des policiers qui se dirigent certainement vers nous. Des policiers ou des agents des forces spéciales contre les narcotrafiquants ! C'est la seule explication plausible à la brusque interruption du folklorique tintamarre des agités de la canette, voire de la gâchette. Dans cette situation, mes treize ans révolus ne m'offrent aucune protection.

Il est des coins reculés du monde, cette petite ville frontière par exemple, où les droits de l'enfant sont parfois broyés par les doigts de l'Homme. Surtout si celui-ci pèse plus de cent kilos, porte un blue-jean, des santiags, un chapeau de cow-boy, une chemise en coton brodée et arbore une grosse moustache. Ou un uniforme.

Bref, plus le temps de tergiverser, l'action s'impose.

Elle commence par un redressement rapide en bandant les muscles de mes bras. Puis, un retour à la position accroupie avant de saisir à pleines mains le bord de ma plate-forme de fortune pour effectuer un retournement suivi d'un salto. Je m'engloutis dans la poussière que la chaleur épaisse n'a pas autorisée à retomber au sol depuis que les bagnoles

des desperados ont décanillé sans demander leur reste.

Lorsque l'on se retrouve perché, l'appréciation des distances du haut vers le bas paraît très différente de la réalité offerte par la même vue en contre-plongée. Victime de cette perception fluctuante entre le réel et l'imaginé, ma chute s'annonce donc très brutale. Loin de la grâce d'un aigle chamanique fendant l'azur pour planter ses serres au cœur de la terre, je vais m'échouer comme une merde de pigeon.

Ah ! Si Hippocampe avait été là ! Jamais je n'aurais offert le lamentable spectacle d'un petit Français posant, pour la première fois de sa vie, son derrière sur le territoire mexicain ! Le pire de cette acrobatie mal aboutie étant la présence d'un témoin. Encore pas de chance !

Au moment où le contact avec le sol me parcourt toute la colonne vertébrale, en un clin d'œil que je n'ai pas la force d'esquisser, je distingue à la fois le mot cantina - raison sociale de l'établissement qui m'avait procuré une première cible d'atterrissage - et une jolie chica, belle à damner tous les révolutionnaires de la Terre. De Pancho Villa à Zapata !

- Buenos dias Quinceañero ! Te entrenas à voler ?

La honte ! La grosse honte !

Vous débarquez en touriste dans un endroit que vous ne connaissez que par des films, quelques romans, des chansons mélancoliques. Vous croisez le regard de la plus belle fille du pays, habillée comme une Mexicaine de western. Elle est debout devant vous, fraîche comme une limonade glacée, bien cambrée sur ses deux jambes fermement appuyées sur un plancher de bois vermoulu. Ses yeux noirs comme de l'ébène vous revolvérisent le cœur ... Vous, vous avez les quatre pattes en l'air. Vous êtes affalé au milieu de la rue encore plus sale que ce que vous croyiez vu d'en haut. Vos fringues sont plus froissées que les rides de mon grand-père - un vieux Navajo. La seule chose que vous vous sentez capable d'accomplir, c'est d'entrouvrir votre bouche pour glisser un sourire en murmurant :

- Buenas Dias Seniorita. Io soy frances!

- Tou es Frances ?!!! Magnifico ! Yé parle ouun peu beaucoup ton langue. Yé étai à lés école primaire francése dé Mexico. Tou es dé Paris ? Ah Paris !... Le Tour Eiffel, les chants Elysées, lé Hilton dé Paris !

D'accord ! Pour la chance, je veux bien en revenir. Le hasard, ou la nécessité, m'ont propulsé à des milliers de kilomètres de chez moi, là où j'ai mes collègues, ma mère, le Vieux. Sans l'avoir choisi, je plonge dans le trou du bout du monde. Je tombe sur une super nana qui parle français, qui adore Paris, qui romance son accent dans la langue de chez moi. En plus, elle me fixe d'un regard si profond que j'ai l'impression de franchir les portes d'un paradis latin à sensations !

Je me relève tant bien que mal. J'époussette mes fringues en déclenchant un nouveau nuage de poussière. Je tente une approche un peu moins misérable :

- Je suis vraiment très content de rencontrer quelqu'un qui parle français. Mon espagnol reste très ... espagnol !

Elle éclate de rire. Un vrai rire vibrant de la fougue de sa jeunesse, car elle doit avoir mon âge. Un de ces rires qui vous rendent complètement ridicule. Une fois encore.

Elle descend de son estrade... fait deux pas en avant tout en causant.

- Hé Quinceañero ! Cé sont les coups de feu qui t'oun fait tomber dou ciel ? me tance-t-elle. Ces imbéciles dé narcos né savent vraiment pas tirer !

- C'est un peu ça ! En fait, j'étais juste

...

- Tou étais dans lé nouages ! me coupe-t-elle abruptement. Tou a glissé trop vite ! Reste pas au soleil, tu vas broûler ! Viens à l'intérieur. Mon tio t'offrira ouun Coke ! Oun Coca Cola !

Tout en m'expédiant son français accentué à vitesse grand V, elle est venue vers moi. Au moment où elle me propose ce verre offert par son oncle, nous sommes face à face. Comme dans un western.

Pour un observateur embusqué, tel que je l'étais quelques minutes auparavant, nous jouons la réplique d'un duel au soleil. Un duel désarmant parce que dans nos yeux s'allume une petite lumière emplie de la chaleur des gosses un peu grands, plus vraiment enfants, mais pas encore adultes. Enfin, vous savez bien de quoi je veux parler ! Tout ceci ressemble au coup de foudre d'un jour sans orage dans le ciel bleu éclatant du Mexique. J'ai comme la sensation de me trouver sous un volcan en éruption.

Dans ce cas, pas trop de solutions. Soit vous prenez vos jambes à votre cou, soit vous vous transformez en statue de lave. Comme de son côté, elle ne remue pas

d'autres muscles que ceux de son visage pour me décocher un sourire renversant, j'en conclus que je ne participerai pas à un cent mètres aujourd'hui. Nous allons donc nous changer en pierre !

Heureusement, la voilà qui tente le premier pas. Son troisième. Elle me propose sa main. Je lui tends la mienne. Elle se penche alors vers moi pour frôler ma joue de la sienne.

Très surpris, je reprends promptement mes esprits. Je m'apprête donc à poser un baiser sur sa peau qui sent délicieusement bon - à tel point que les miasmes de la rue s'évaporent soudainement - lorsqu'elle passe son bras gauche sur mon épaule droite pour m'asséner deux grandes claques amicales.

J'ai oublié qu'il s'agit de la manière mexicaine de se saluer. Ici, pas de bisous, seulement des coups ! Pourtant, que ces claques sont douces quand elles revêtent cette signification ! Chez les Navajos, nous nous saluons suivant des rites presque semblables.

Je lui rends alors la pareille avant que nous nous séparions à nouveau.

- Yé m'appelle Margarita Maria Gracia y Conception del Colection ! me dit-elle en m'invitant à déguster dans ses yeux

toutes les impressions exotiques du Mexique.

- Moi c'est D.D. !

D'habitude, je suis plus performant. Je roule un peu les mécaniques pour me faire respecter. Et aussi, parce que dans le Sud de la France, à Marseille, nous aimons bien faire les cacous ! Particulièrement lorsque vous vivez dans les cités ! Bien entendu, si j'avais été un peu moins gauche, je me serais présenté en super héros macho. Seulement, comme aurait dit le Vieux, avec des si, tu mettrais Paris dans un vers au fond d'une bouteille de Mezcal !

- Pour le Coca Cola, je veux bien... m'entends-je ajouter.

- Alors, Quinceañero, bienvenu chez moi !

CHAPITRE 2

Aussitôt, elle me précède sur le plancher de l'entrée de la cantina. Elle pousse la porte à double battants cintrés pour s'engouffrer dans une grande pièce que l'éblouissante clarté extérieure ne parvient guère à éclairer. Sans trop savoir pourquoi, je la suivrai bien jusqu'au bout du monde. Pour le moment, je me contenterai de m'engager à ses côtés jusqu'au comptoir derrière lequel un gros homme moustachu est en train d'essuyer des verres. Au moins, il n'arbore pas de chemise en coton. Il porte un T-shirt sale sur lequel se discerne une photo de lui-même en tenue de révolutionnaire mexicain avec cartouchières croisées sur la poitrine, sombrero fatigué.

- D.D., yé té présente mon tio ! me dit ma jeune hôtesse.

L'homme lève ses gros yeux vers moi. Il est seul dans sa cantina. Aucun client. Pas un salut à mon adresse, pas une seule lueur dans son regard aussi sombre que son bar restaurant vide. Un lourd silence s'installe.

Margarita brise cette chape de plomb qui nous écrase. Elle parle en Espagnol.

Moi aussi. Seulement, à ce moment précis, je suis muet comme une carpe.

- Mon amigo est français. Il voudrait boire un Coca-Cola !

L'oncle me toise méchamment. En le dévisageant avec plus d'attention, je m'aperçois qu'il n'est pas rasé. Sa moustache a un côté taillé plus court que l'autre.

J'aurais pu en rire. Malheureusement, rien de chaleureux ni de comique ne se distingue dans le coup d'œil qu'il me destine avant d'apostropher Margarita :

- Qui va payer ? Tu crois que parce que le petit gringo est français, je vais le faire boire gratuit ?

- Ça va Tio ! lui retourne sa nièce avec la même sécheresse que celle qui transparaisait quand il s'est adressé à elle. Je vais payer !

- Avec quoi ? T'as plus un pesos à ton crédit ici ! Je suis déjà bien gentil de te nourrir...

- Tu me nourris, je te paie avec les services que je te rends ! lui réplique-t-elle avec véhémence. En plus, tu n'as rien de gentil ! T'es juste un sale tio abruti !!!

Là, je me demande comment se conclura cet échange familial s'il doit se prolonger. Je vois l'oncle rougir malgré

l'obscurité ambiante. J'en suis à me préparer à une bagarre dont l'issue ne me serait favorable en aucun cas. Je ne peux qu'escompter que la chance sera de mon côté, lorsque Margarita pique une seconde banderille :

- N'essaie pas de me faire du mal ! Sinon, c'est mon parrain qui te le rendra !

Le parrain de Margarita m'est assurément inconnu, mais force est de constater que sa seule évocation suffit à apaiser le courroux du gros oncle. Ce dernier pose son torchon, puis il disparaît par une porte qui jouxte le bout de son comptoir.

Lorsqu'il revient, il a une bouteille de Coca-cola dans chaque main. Il les pose sur le comptoir en les faisant claquer.

- Attends avant de les ouvrir ! lui intime ma nouvelle amie. Toute la mousse va fuser ! Tu es vraiment si stupide que je me demande comment tu as fait pour être mon oncle. C'est pas le même sang qui coule dans nos veines ! La grand-mère n'a pas été très sérieuse quand elle était jeune !

Imaginez que même dans ma cité, je n'ai jamais entendu pareil discours d'un minot à un aîné. Non pas dans son côté insultant, car chez moi aussi, quelques collègues éprouvent des difficultés à

respecter les adultes qui n'exposent que mépris ou animosité à leur égard.

Non ! Dans le ton de ma Mexicaine de rencontre, point une maturité sensible à l'éclat de sa voix. Posée et très ferme à la fois.

- Laisse-nous tranquille, Tio !

Puis, elle se retourne vers moi, avec un beau sourire. Comme pour dresser une frontière entre son oncle et nous, elle reprend en français :

- Hé, amigo ! Viens t'asseoir avec moi. Cé gros porc né mérite pas qué l'on s'épuise à loui expliquer des choses simples. Il né comprend rien, borracho qu'il est !

Sans plus s'attarder au comptoir, elle se dirige vers une table posée devant la fenêtre, la plus loin possible de son oncle. La cantina comporte une dizaine de vieilles tables rondes en bois d'un brun massif. Les chaises, elles aussi en bois, pourraient bien avoir servi de sièges aux soldats de Pancho Villa ou Zapata en 1910 ! Tout est si sombre que je me prends à avoir envie de vider les lieux avant ma bouteille.

Pourtant, je m'attable avec Margarita. Trop assoiffé pour rester poli, je bois une

grande goulée de soda, appréciant la fraîcheur que je sens glisser en moi.

Elle, elle porte à peine sa bouteille à la bouche, car elle a surtout envie de parler.

- Qu'est-ce que tu es venu faire à Chihuanita ? me questionne-t-elle.

- Je suis en mission !

A ces mots, son regard mute. La douceur qu'elle semblait me réserver jusque-là s'évapore brusquement.

- Tu n'es pas là pour les narcos ?

- Bien sûr que non ! Je dois acheter un sillet pour un guitarrón !

- Tu es un Mariachi ?

Les Mariachis , sont ces musiciens typiques du Mexique, habillés d'une couleur uniforme - souvent le noir - du chapeau jusqu'aux bottes Santiags, si l'on excepte la chemise blanche ainsi que les broderies sur leur veston court et cintré. Ils se produisent pour des événements festifs, mariages ou grandes fêtes, à de nombreuses occasions. En guise de chapeau, ils portent un sombrero aux larges bords agrémentés de tout petits pompons blancs et de festons.

- Non, je n'en ai pas la parure ! Je suis un touriste. C'est tout simple!

- Yé né crois pas que ce soit si simple ! Tu arrives de nulle part, en pleine

cavalcade des narcos et tu penses qué yé vais mé contenter dé ça ? Tou es très estrange !

- En fait, tu as raison, c'est plus compliqué. Seulement, je n'ai rien à voir avec tes trafiquants !

- Avec la police ? Tou né serai pas engagé pour un grand nettoyage?

Impossible de me retenir. J'éclate de rire.

- La police ! Tu rigoles ! Si mes copains de Marseille t'entendaient, ils se moqueraient trop de toi !

Aussi soudainement que lorsque son sourire avait viré à l'aigre, elle agrandit ses grands yeux noirs, comme interloquée, lève la main de sa bouteille qu'elle avait posée sur la table.

- Tou es dé Marseille ?!!! Commé Zidane ?

A mon tour d'être surpris, au point de m'étrangler à moitié avec une nouvelle gorgée de Coca-cola. J'ingurgite avant de répondre :

- Si tu veux ... encore que Zidane n'ait jamais joué à Marseille !

- Hé, Amigo ! Lé mounde est incroyable ! Tou es dé la ville dé mon idole! Yé aime trop lé football ! Et Zidane.

Yé sais faire lé petit pont. yé dribble, yé jounge !

Moi aussi, j'aime le foot. Je suis de Marseille, la patrie de l'OM. Souvent, je jette un œil au portrait de Zidane qui occupe tout le côté d'un immeuble à la Castellane. Cependant, en situation de totale immersion linguistique dans un nouveau milieu, j'espérai des échanges plus poétiques ! J'aurais plus apprécié l'évocation de vieilles rancheras qu'une discussion footballistique.

Alors que mentalement, j'aiguise mes connaissances en termes de joueurs internationaux pour me remémorer le nom de champions mexicains en la matière, je sens une présence dans mon dos. Comme je m'étais assis en face de la fenêtre, je n'ai que le temps de me tourner brusquement, redoutant un vilain coup de l'oncle de Margarita.

Pourtant, il n'a pas bougé de sa place derrière son comptoir. Il sèche des verres, encore et encore. Sans en avoir lavé un seul ! A moins que ce ne soit celui qu'il doit remplir d'une pulque locale pour mieux le vider ensuite.

- Que pasa ? me demande mi amiga.

- Rien ... ou plutôt la sensation d'être observé !

- Qui tou veux qu'il té regarde. C'est la sieste. Tout lé mounde y dort!

- Pas les trafiquants ! dis-je.

- N'ai aucoune inquiétoude ! Ils sont partis pour dé bon !

Je repense alors à l'hélicoptère que j'ai entendu juste avant de pirouetter depuis le toit.

- Ils ont eu peur des forces spéciales ?

- Holà ! qué forces espéciales ?

- Il y avait un hélico qui se dirigeait vers la ville !

Alors, elle éclate de rire à nouveau.

- C'était pas la police ! C'est Don Miguel El Chapo Guasman qui rentrait à son hacienda. C'est pas ouna force espéciale, c'est lé côté sombre dé la force ! Tous les abrutis tatoués y sont ses hommes de main. Aujourd'hui, il était parti à la capitale avec lé chef dé la police d'ici. Celui-là, il fait peur à personne ! Mais Don Miguel El Chapo Guasman, si ! Même à moi. C'est moun parrain !

- Dis donc, tu as une sacrée famille !!!

J'ai bêtement prononcé ces mots comme une plaisanterie. L'effet est catastrophique. Le sourire de Margarita s'éteint, un rictus amer se dessine au coin de ses lèvres avant de disparaître